RENÉ BASSET

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

MÉLANGES

Africains et Orientaux

PARIS

LIBRAIRIE DES CINQ PARTIES DU MONDE

JEAN MAISONNEUVE & FILS ÉDITEURS

3, RUE DU SABOT, 3

1915

Reproduction et traduction interdites pour tous pays.

III

Au Mzab et à Ouargla [1]

(Extrait d'une lettre à M. Barbier de Meynard)

Je comptais à Laghouat rester assez de temps pour pouvoir aller à Aïn Mâdhi examiner ce qui s'y trouve de manuscrits arabes appartenant à la Zaouyah des Tedjini, mais il fallut abréger mon séjour pour profiter d'une voiture qui partait pour Ghardaïa le surlendemain. M. Bouyac, interprète militaire au bureau arabe de Laghouat, voulut bien se charger de me faire parvenir la liste des manuscrits arabes des Tedjini, que je compte publier avec des notes dans le *Bulletin de correspondance africaine*, comme je l'ai déjà fait pour ceux de deux mosqués de Fas et du bachagha de Djelfa.

Notre voyage de Laghouat à Ghardaïa s'accomplit en quatre jours, sans trop d'accidents. Les deux premiers jours, nous traversâmes une immense plaine d'*alfa*, de *chih* et de *retem*, coupée successivement par des dayas de *betoums* (pistachiers sauvages) et de *sidrah* (jujubiers sauvages), à l'ombre desquels croît une herbe qui commence à se dessécher. Nous fîmes halte à Nili, où l'on creuse un puits qui a déjà 105 mètres de profondeur sans qu'on ait rencontré une goutte d'eau ; une citerne fournit en hiver et au printemps aux besoins des voyageurs et de la tribu arabe des Larba'a. En été et en automne, il faut emporter son eau avec soi. Le

1. *Journal Asiatique*, février-mars-avril 1885.

lendemain, nous devions coucher à Berryan, mais le sort en disposa autrement. Après avoir fait halte à la daya de Tilr'emt (en berbère, *la chamelle*) qui ne compte pas moins de trois cents betoums, nous escaladions les premières marches de la *Chebka* (filet) qui s'étend jusqu'à Ouargla et El Goléah, lorsque, à 20 kilomètres de tout poste, en plein désert, la flèche de notre voiture vint à casser. Cet incident, compliqué de deux attaques d'épilepsie de notre cocher, nous obligea à coucher à Settafa, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit noire et à pied.

Le lendemain, le dommage réparé tant bien que mal, nous pûmes atteindre Berryân où le qaïd, prévenu de notre arrivée, nous avait fait préparer une maison. Le reste de la journée se passa à visiter la ville, qui est bâtie sur le flanc d'une montagne et dont les jardins, fort bien entretenus, s'étendent en amont et en aval de l'Oued. Depuis Settafa, nous étions en pleine chebka et ce n'est pas sans raison qu'on a donné le nom de *filet* à ces masses rocheuses, dont les sentiers figurent bien un enchevêtrement de mailles. Comme le printemps dure encore, la plupart des montagnes étaient couvertes de fleurs d'un mauve tendre qui formaient au loin des masses violettes dont le vent nous apportait le parfum.

« Le souffle de la bise nous apportait le parfum des giroflées »

suivant l'expression d'Imrou'l Qaïs. Le long de la route fleurissaient les *retems* (genêts du Sahara) et les *guiz* à l'odeur de vanille. Mais si les chemins étaient fleuris, ils n'en étaient pas moins ardus et, après avoir failli verser une ou deux fois,

notre voiture ayant débouché dans l'Oued Mzab, entre Bou Noura et Beni Sjen s'enlisa si profondément qu'il fallut mettre pied à terre et renoncer à faire une entrée triomphale dans Ghardaïa. Heureusement, M. de Calassanti-Mothlinski, interprète militaire au bureau arabe et membre de la Société asiatique, avait eu l'attention de venir au-devant de nous. Il nous fit amener des chevaux : des prestataires emportèrent nos malles, et la voiture resta abandonnée jusqu'au soir.

Sur sept villes qui formaient la confédération du Beni Mzab, deux sont dans une position absolument excentrique, Guerara et Berryân ; une autre est cachée derrière un repli de montagne, à 9 kilomètres de Ghardaïa, El'Atef (la courbure) ; les quatre autres enfin, Bou Noura, Beni Sjen (ou Beni Sguen) Ghardaïa et Melika, juchées sur le sommet des montagnes qui bordent l'Oued Mzab, sont en vue les unes des autres. Ghardaïa (du berbère *Agharda*, le rat) est de beaucoup la plus grande et la plus riche : ses jardins s'étendent en amont de l'Oued Mzab sur une longueur de plus de quatre kilomètres. Beni Sjen, à l'entrée de la vallée, sur la rive droite de l'Oued, est la plus renommée pour ses savants. Elle est restée l'asile du vieux parti qui considère le tabac comme un péché, la présence des Européens comme un sacrilège et le contact d'un chien comme une souillure. C'est là également que se dissimulent bon nombre de manuscrits détenus de la façon la plus jalouse par une réunion de cheikhs dont le plus célèbre est Moḥammed Atfiech ; le « vieux de la montagne » est un ennemi invétéré des Français à qui il reproche de ne

pas lui avoir constitué de revenus ; il garde ses livres avec l'entêtement du chien du jardinier et menace ses élèves de *tebria* (excommunication) lorsqu'ils entrent en relations avec des Français. Mais la foi s'en va ; la tebria, dont il a trop abusé, ne produit plus d'autre effet qu'un haussement d'épaules chez ceux qui en sont frappés, et c'est un des ṭolba d'Atfiech qui m'a dicté quelques vers d'une qaṣidah en berbère, composé dans le Djebel Nefousah, il y a quatre ou cinq siècles. Je lui dois également des notes sur la morphologie du dialecte mzabi et une partie de mon vocabulaire.

M. de Calassanti-Motylinski, prévenu de ma mission, avait eu l'obligeance de rechercher des indigènes connaissant suffisamment l'arabe et le mzabite, de façon que je pus me mettre à l'ouvrage dès mon arrivée, sans perdre de temps dans les recherches préliminaires. C'est ainsi que j'ai pu recueillir un vocabulaire d'environ quatre cents mots, renfermant la partie berbère du dialecte ainsi qu'une vingtaine de contes et de chansons [1]. Dans l'un deux, j'ai trouvé, à peine changée, l'histoire d'Aladin, ce conte des Mille et une Nuits dont on n'a jamais possédé le texte arabe [2] et que Galland recueillit sans doute dans les cafés de Ḥaleb, ou de Constantinople. Un autre « Le lièvre et le chacal » est une variante du hérisson et du chacal que j'ai recueilli l'an dernier chez les Beni Menacer et dont le *Journal asiatique*

1. [Ces documents ont été publiés dans mon *Etude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'*, Paris, 1892, in-8].

2. [Il a été retrouvé depuis et publié par M. Zotenberg, *Histoire d'Alâ al Din*, Paris, 1888, in-8].

publie en ce moment le texte. J'ai pu arriver à cette conclusion que le Sud de l'Algérie se divise en deux parties au point de vue linguistique : 1° la partie Ouest, comprenant les qṣour de la province d'Oran, dont j'ai étudié les dialectes pendant ma mission de 1883 et qui se rattache au Maroc (Sous et Oued Noun), parle le chelh'a ou tamazight; 2° la partie orientale, formée de l'Oued Rir' et de l'Oued Mzab, parle la zenatia, qui se rattache par le Djerid tunisien à la langue employée aujourd'hui dans le Djebel Nefousah en Tripolitaine, un des principaux centres abadhites avec le Mzab, l'Omân et Zanzibar. Je regrette de n'avoir pas obtenu le congé entier que j'avais demandé : on ne m'a accordé que deux mois, au lieu de deux mois et demi; cette dernière quinzaine m'aurait permis d'étudier le dialecte du Djebel Nefousah, grâce à un indigène qui se trouve en ce moment à Ghardaïa. Demain, je partirai pour Ouargla avec deux chevaux, deux mekhaznis d'escorte, quatre chameaux et deux *sokhars* (conducteurs); vous voyez que ma caravane sera mise sur un pied respectable : je compte mettre cinq jours à faire le chemin.

A un quart d'heure de Ghardaïa, sur la rive droite de l'Oued Mzab se trouve un ravin du nom de Cha'bet el Ḥadj Daoud ou plus communément Cha'bet et Iehoud, où est le cimetière de la communauté juive de Ghardaïa. Cette dernière prétend remonter à une époque assez ancienne et être venue presque en même temps que les Abadhites, fuyant de Ouargla la persécution des Malekites. J'ai estampé plusieurs inscriptions de ces tombes, qui me parais-

sent moins anciennes, qu'on le prétend et en avoir copié d'autres. L'écriture est en hébreu carré. Je compte envoyer ces estampages à l'Académie des Inscriptions.

Enfin je dois, avant de partir, achever de recueillir des notes sur le haoussa et le bambaraouia, et continuer les recherches que j'ai faites sur ces langues soudanaises à Tripoli et à Tlemcen, pendant mes précédentes missions de 1862 et 1863. J'espère, comme vous le voyez, rapporter de mon voyage une abondante moisson.

***

J'ai attendu à la veille de mon départ d'Ouargla[1] pour vous donner quelques détails sur le résultat de mon séjour dans cette ville.

La ville d'Ouargla est divisée en trois quartiers : Beni Sissîn, Beni Ouaggîn et Beni Brahîm qui, suivant une légende locale que j'ai recueillie, passent pour avoir été les fils de Cheikh Ouargli, lequel aurait donné son nom à la ville. La date de la fondation de celle-ci est inconnue ; cependant Ibn Kahldoun la mentionne sous le règne des Hafsites. Je reviendrai d'ailleurs sur ses origines dans le travail que je prépare sur le dialecte zénatia du sud de l'Algérie. Elle fut probablement peuplée d'Abadhites, après la destruction de Sedrata (en berbère *Isedraten*) dont on attribue la ruine au khalife almohade El Manṣour. Les restes de Sedrata, à deux

1. Extrait d'une lettre à M. Barbier de Meynard, *Comptes rendus de l'Academie des Inscriptions*, 1885, p. 173-175).

kilomètres d'ici, méritent d'être fouillés ; j'appelle là-dessus votre attention, car le peu qu'on en a déblayé porte la trace d'ornementation arabe, d'un goût très délicat et d'une exécution achevée, qu'on ne retrouve ni à Ouargla, ni au Mzab. On pourrait faire des fouilles dans les environs, à Ofran et à Tchraoua... J'ai visité les bibliothèques privées de Ouargla, de Ngousa et d'Adjadja, et j'en ai tiré de quoi donner une suite aux listes des manuscrits de Fas et de ceux de Djelfa, que j'ai publiées dans le *Bulletin de Correspondance africaine*. La plupart sont relatifs au droit religieux et à la jurisprudence, je vous signalerai cependant deux relations de la conquête de l'Afrique par les Arabes [1]. Ces deux documents font partie de ce cycle de romans historiques qui ont pour objet les premières victoires des Arabes, comme la conquête de la Syrie par le pseudo-Ouaqidi, etc.

Pour le berbère, les renseignements ne m'ont pas manqué. Outre les éléments du dialecte zenatia de Ouargla et la plus grande partie de son vocabulaire, je me suis fait écrire en dictée une série de contes dans ce dialecte qui, bien qu'apparenté de très près à celui de l'Oued Mzab, présente avec celui-ci des différences phonétiques et lexicographiques et se rapproche plus que le mzabite des dialectes du Nord [2]. Bien que les Touaregs ne viennent plus à Ouargla depuis le massacre de la mission

1. [Le texte a été publié depuis à Tunis en 1315 hég., 2 vol., in-8, Cf. mon mémoire *Sur le Livre des Conquêtes de l'Afrique et du Maghreb*, Leyde, 1896, in-4].

2. [Ces documents ont été publiés dans mon *Etude sur la Zénatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'*.

Flatters et que les Cha'anbas qui connaissent leur langue aient quitté la ville en ce moment pour leur station d'estivage, j'ai pu obtenir d'un esclave un vocabulaire de la langue parlée entre Tonbouktou et l'Aïr et qui permettra de rectifier sur certains points les matériaux rapportés par Barth dans sa grande mission du Soudan [1].

J'ai été également assez heureux dans mes recherches sur les langues nègres : j'ai pu me procurer un lexique haoussa et écrire seize textes environ dans cette langue, parlée des frontières du Sénégal au lac Tchad et que je crois, avec MM. Lepsius et Halévy, apparentée au berbère comme à l'égyptien.

***

... Voici quelques renseignements destinés à compléter la lettre que je vous adressais de Ouargla. A Ngousa, j'ai copié, pendant la route entre Ouargla et Touggourt, la chronique des sultans de Ngousa, les Ouled Babia, en rivalité perpétuelle avec ceux de Ouargla, les Oulad 'Alahoum et j'ai continué de recueillir à mon passage, dans les qṣour où je m'arrêtais, de nouveaux documents sur les dialectes berbères. La zenatia de l'Oued Rir' ne se parle plus qu'à Ngousa, Blidet Amer, Mgarin, Ghamra et Temacin ; elle est éteinte à Touggourt. C'est donc à Temacin que j'ai dû m'adresser pour recueillir une quinzaine de contes dans ce dialecte. De plus, les chefs de la zaouia de Temacin, Si Mohammed eṣ Ṣeghir et Si

1. [Ce vocabulaire a paru dans mes *Notes de lexicographie berbère*, IVe série, Paris, 1888, in-8].

Ma'ammar, pour lesquels j'avais des lettres personnelles du gouverneur, m'ont fait un excellent accueil et m'ont communiqué la liste, trop courte hélas! de leurs manuscrits. J'y ai fait copier le *Kitâb el Adouâni*, recueil de légendes historiques sur le Sahara de la province de Constantine. Depuis mon retour à Alger, j'ai reçu la liste de quit manuscrits de 'Aïn Mâdhi dont quatre renfermant des ouvrages qistoriques peu connus ; puis une courte liste des manuscrits de Sidi 'Oqbaq près de Biskra et des textes dans les dialectes du Mzab et de Ouargla[1].

IV

Une semaine dans le Sahara Oranais[2]

Il y avait trois ans que je n'avais vu la jolie petite ville de Saïda, lorsqu'au mois de juillet 1886, je me trouvai à Oran, libre de pousser une pointe dans le Sahara oranais que j'étais désireux de visiter en plein été. J'étais accompagné d'un de mes cousins, M. Ch. K... membre de la Société de Géographie de l'Est, et nous partîmes un matin pour refaire la route bien connue d'Oran à Tizi en passant par Tlemcen et Bel Abbès: nous arrivâmes à Saïda à sept heures du soir. La ville a continué à se développer et la longue avenue qui va de la redoute à

1. Extrait d'une lettre adressée à M. Barbier de Meynard, *Journal Asiatique*, mai-juin 1885.
2. *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1886, 3e trimestre.